

CERTAINS L'AIMENT CHAUD

de Billy WILDER

FICHE TECHNIQUE

Titre original : Some like it hot

Pays : USA

Durée : 2h01

Année : 1959

Genre : Comédie

Scénario : Billy WILDER, I.A.L. DIAMOND

Directeur de la photographie : Charles LANG

Directeur artistique : Ted HAWORTH

Effets spéciaux : Milt RICE, Daniel HAYS

Son : Fred LAU

Décors : Edward G. BOYLE

Costumes : Orry-Kelly

Maquillage : Emile LAVIGNE

Montage : Arthur P. SCHMIDT

Musique : Adolph DEUTSCH

Chorégraphie : Wally GREEN, Jack COLE

Coproduction : Ashton Productions / The Mirisch Corporation

Distribution : Park Circus

Casting : Phil BENJAMIN

Interprètes : Marilyn MONROE (Sugar Kane Kowalczyk), Tony CURTIS (Joe / Joséphine / Shell Oil Junior), Jack LEMMON (Jerry / Géraldine / Daphné), George RAFT (Colombo les guêtres), Pat O'BRIEN (DéTECTIVE Mulligan), Joe E. BROWN (Osgood Fielding III), Nehemiah PERSOFF (le Petit Bonaparte), Joan SHAWLEE (Sweet Sue)

Sortie : 9 septembre 1959

Reprise : 16 janvier 2019

Meilleure comédie, meilleur acteur dans une comédie pour Jack Lemmon, meilleure actrice dans une comédie pour Marilyn Monroe Golden Globes 1960

Meilleurs costumes Oscars 1960

Meilleur comédien étranger pour Jack Lemmon BAFTA 1960



SYNOPSIS

Chicago, 1929. Deux musiciens de jazz au chômage, mêlés involontairement à un règlement de comptes entre gangsters, se transforment en musiciennes pour leur échapper. Ils partent en Floride avec un orchestre féminin et tombent illico amoureux de Sugar Kane Kowalczyk, qui veut épouser un milliardaire.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Il existe de nombreuses études, analyses et commentaires de *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder. Voici comment commence celle faite par le Centre National du Cinéma et de l'image animée :

« Rafales de balles, jazz, soleil de Floride et sexualité : Billy Wilder décline le hot à tous les degrés dans *Certains l'aiment chaud* (*Some like it hot*). À la veille des transgressions des années 60, il combine les gags d'une comédie populaire où le déguisement drag resterait bon enfant, avec un échauffement tous azimuts du désir dans sa pluralité. Conte initiatique masculin ? Hommage au cinéma de l'âge d'or des studios ? Choc entre deux féminités jouées, celle des travestis et celle de la pin-up préférée des Américains ?

Certains l'aiment chaud est tout cela à la fois car Wilder, avant tout scénariste, fait de la féminité la condition de la survie dans un script qui convoque sur un rythme effréné la violence du film de gangsters, le noir et blanc du muet, le burlesque des Marx Brothers et le glamour de l'icône sexy par excellence : Marilyn. En branchant la fin des années 20, l'époque de son action, sur la fin des années 50, le moment de sa

production, le film fait l'impasse sur la comédie sophistiquée des années 30 et 40 où des couples de la haute société se déchiraient et se rabibochaient à coups de répliques spirituelles. Mêlant les gags « énaurmes » et les sous-entendus sexuels, *Certains l'aiment chaud* renouvelle le cinéma comique et balaie même la frontière entre les sexes – par quel détour un récit aussi subversif a-t-il pu ravir l'Amérique d'Eisenhower ? »

Que raconte *Certains l'aiment chaud* de si subversif ?

« Chicago, 1929. Joe et Jerry, musiciens de jazz, sont témoins par hasard du « massacre de la Saint-Valentin », perpétré par Spats Colombo. Seul moyen d'échapper au gangster : se faire embaucher pour une tournée en Floride dans un orchestre féminin. Travestis et rebaptisés Joséphine et Daphné, ils sympathisent dans le train avec la chanteuse de la troupe, la délicieuse Sugar. Arrivés en Floride, Daphné tape dans l'œil du vieux millionnaire Osgood, et Joe, qui se redéguise en homme, séduit Sugar en se faisant passer pour un riche héritier. Ils sont démasqués par les gangsters qui séjournent par hasard à leur hôtel pour un « congrès ». Joe et Jerry fuient à bord du bateau d'Osgood, rejoints par Sugar. Au large, les travestis avouent leur masculinité, qui ne semble étonner ni Sugar ni Osgood. »¹

De Jerry à Géraldine, de Géraldine à Daphné

Je ne reviendrai pas sur la dualité à l'œuvre dans tout le film, à la fois entre les personnages qui sont tous duels ou doubles, et entre les mots qui contiennent tous un double sens, voire un triple sens. Je m'arrêterai tout de même sur le prénom Daphné qui ne peut être innocent, d'autant que ce prénom, choisi par Jerry, devait être Géraldine, le féminin de Gérald, comme Joséphine est le féminin de Joe. C'est Jerry qui avait choisi lui-même Géraldine. Finalement, au moment de monter dans le train, il se nomme Daphné.

Daphné est un personnage doublement intéressant puisque c'est un personnage de la mythologie grecque qui signifie « laurier ». On pourra lire son histoire dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Il s'agit d'une nymphe dont Apollon tombe amoureux, il la poursuit à la fois physiquement et moralement jusqu'à ce que Daphné, épuisée, implore son père de la sauver des assauts répétés d'Apollon. Il la transforme alors en laurier. Comme je l'ai déjà dit, Daphné signifie laurier en grec. C'est pourquoi Apollon porte sur sa tête une couronne de laurier, en souvenir de celle qu'il n'a pas pu réellement attraper. Il porte donc sur sa tête une partie du corps métamorphosé de Daphné en guise de trophée.

Il est aussi intéressant de noter que le prénom de ce personnage est proprement féminin, contrairement à Géraldine, et qu'il raconte les poursuites incessantes que subissent les femmes. S'agit-il aussi de raconter une métamorphose d'un homme en femme ?



Apollon et Daphné est une sculpture de Bernin (1622-1625) conservée à la Galerie Borghèse à Rome.



¹<https://www.cnc.fr/documents/36995/159675/Certains+l%27aiment+chaud+de+Billy+Wilder.pdf/9a54257b-971b-afa1-366c-28f7c286b5bd>

La réception du film

En effet, il serait intéressant d'étudier la réception et les critiques du film. A sa sortie, celle des Cahiers du cinéma est relevée dans le dossier du Centre National du Cinéma et de l'image animée :

« La force de Jack Lemmon, écrivait le critique Jacques Doniol-Valcroze dans Les Cahiers du cinéma à la sortie du film, c'est d'avoir l'air continûment d'un homme jouant le rôle d'une femme. »

« Avoir l'air continûment d'un homme » est ce qui semble le plus important pour le critique, les spectateurs de *Certains l'aiment chaud* dans les années 50 ne perçoivent pas le caractère subversif du film, « balayer la frontière entre les sexes », voire dénonciateur des violences faites aux femmes.

La question du consentement

Ce film pose de manière troublante et répétée la question du consentement entre hommes et femmes. Ici, la femme, que ce soit Daphné ou Sugar, est clairement une proie, tandis que l'homme est un chasseur. On notera que Joe est présenté au début du film comme un séducteur qui possède un tableau de chasse : il collectionne les femmes. Il faudra qu'il transforme aussi son corps d'homme, et porte notamment des lunettes, pour devenir un amoureux capable d'empathie et de don envers Sugar.

Les deux hommes vont être doublement poursuivis à la fois en tant que témoins, et surtout en tant que femmes.

On peut se demander si Daphné a couché avec Osgood – la métaphore des musiciens aux yeux bandés lors la scène étonnante de danse jusqu'à l'aube le laisse entendre – mais on peut se demander si Jerry-Daphné était consentante. En effet, il a d'abord reçu une main aux fesses de la part d'Osgood – main aux fesses que nous ne voyons pas mais qui est racontée par Daphné par des gestes grossiers, suivis de la fameuse réplique devant la glace : « Je ne suis même pas belle ! ».



Daphné va subir les assauts d'Osgood, vieillard libidineux et immature, jusqu'à ce qu'il se laisse faire et s'abandonne, et y prenne visiblement un certain plaisir, qui le fait se sentir femme au retour de sa nuit avec Osgood, à condition que l'on considère que jouer aux maracas, allongé sur son lit est une activité féminine. Ainsi le spectateur d'aujourd'hui est frappé par le caractère révolutionnaire du propos que propose *Certains l'aiment chaud*. Il semble dénoncer plus que raconter la guerre des sexes imposée par une idéologie patriarcale. En 1950, il donne à voir et à penser un autre système de relations et de pensée possible : « Nobody is perfect ».



Christelle Taraud, dans l'introduction de *Féminicides, une histoire mondiale*, paru en 2022, écrit : « Ces discriminations genrées ne recouvrent pas uniquement les préjugés sur les femmes et les conditions socio-économiques inégalitaires qu'elles subissent, ce que l'on constate partout et à toutes les époques, mais

forment un système de violences si ancrés, si incorporé, si intégré, aussi bien individuellement que collectivement, qu'il finit par être transparent, impensé, tabou. Ce système, c'est le patriarcat ». Le film donne ainsi à voir la transparence du système de violences envers les femmes, à travers une comédie qui permet de se voiler la face, de se cacher les yeux comme les musiciens dans la scène de danse, mais elle sert aussi à « corriger les mœurs », ou en tout cas à sortir de l'aveuglement. Le slogan des féministes des années 70, « un homme sur deux est une femme », est déjà à l'œuvre dans ce film.

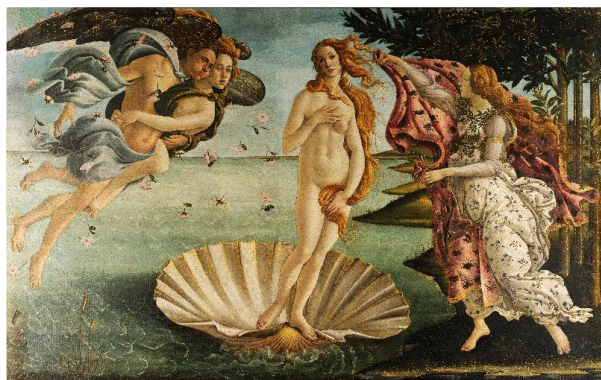


Place de l'Étoile à Paris, le 26 août 1970. (AFP)

Double je

Les « je » sont donc tous doubles dans un film où les deux personnages principaux sont des hommes qui se métamorphosent en femmes. Mais Joe et Jerry sont aussi et surtout des amis très proches qui vivent et travaillent ensemble. Leur couple est si lié intimement qu'ils partagent leur argent, la même chambre, et le même désir pour Sugar. Ils vont certes se la disputer mais il semble établi dans leur relation que Jerry est toujours le perdant, il ne sait pas courir après les femmes comme Apollon-Joe. Jerry va donc laisser non seulement sa place, mais aussi se sacrifier pour son ami, qui ne voit aucun danger à ce qu'il passe une nuit avec un autre homme, Osgood. Il va même permettre à Joe de se métamorphoser à nouveau, cette fois en milliardaire, puisque Joe va pouvoir occuper le bateau du véritable milliardaire et y faire son nid comme un coucou. Joe va même jusqu'à se faire passer pour un héritier de la famille Shell en montrant le coquillage, la coquille Saint-Jacques qui symbolise pour Sugar les milliards, et pour nous spectateurs, au minimum la duperie, et pour ceux qui savent, la naissance de Vénus.

Selon la légende, Vénus, déesse de l'amour, est née des parties génitales du dieu Uranus, coupées par son fils Saturne puis jetées à la mer. Sa naissance est souvent représentée sur une coquille Saint-Jacques. Nous voilà donc encore confrontés à une histoire de sexe, l'histoire d'une fille née des parties génitales de son père jetées à la mer.



La Naissance de Vénus est un tableau majeur de Sandro Botticelli, peint vers 1484-1485 et conservé à la Galerie des Offices à Florence.

Un autre duo, Billy Wilder et I.A.L. Diamond

Il y a d'autres doubles je derrière le film, c'est le couple de scénaristes et d'amis qu'a formé Wilder et Diamond, alias Samuel Wilder et Itec Domnici. C'est non seulement une écriture à quatre mains, mais aussi un tournage à deux voix, où Wilder dirige, et où Diamond contrôle l'exactitude du texte prononcé par les comédiens sur le tournage, comme le raconte le roman *Mr Wilder et moi* de Jonathan Coe, paru en 2021. La narratrice se remémore l'avant-dernier tournage de Billy Wilder, *Fedora* :

« Il a l'air très heureux de refaire un film, dis-je, l'observant alors qu'il s'adressait à une rangée de spectateurs qui jouait des coudes pour leur dire de reculer, avec l'aide de l'assistant-réalisateur.

- Il est dans son élément. Il adore tout ça. Le chaos, l'adrénaline.

- Et vous ?

- Moi ? Je préfère mener une vie tranquille. Mais ce n'est pas moi qui choisis. Il aime m'avoir auprès de lui. »

Sur un plateau de tournage, devais-je comprendre plus tard, 95% du temps consiste à rester là les bras ballants, en attendant qu'il se passe quelque chose.

[Puis, le récit du tournage continue.]

Cela me fit néanmoins réfléchir. Je me disais que ça devait faire tout drôle, peut-être même être assez gênant, d'assister au tournage d'une scène qu'on avait soi-même écrite.

[...] Monsieur Diamond soupira et me dit : « Voilà une de ces scènes qui paraissent tellement simples quand on les couche sur le papier. Mais en réalité on allait au-devant des ennuis. Il y a tellement de choses qui peuvent mal se passer. »

Ce duo, duel, est donc aussi doublement présent dans *Certains l'aiment chaud*, tant dans la co-écriture et la coréalisation, que dans une amitié complexe, où Billy Wilder peut être associé à Joe, et Izzy Diamond à Jerry. On pourrait penser que ce film sonne comme une co-déclaration d'amour qui raconte la fuite en avant de l'un tandis que l'autre le suit malgré la fatigue et le peu de place que Billy Wilder lui laisse, y compris dans nos mémoires.

L'amitié et la mémoire au centre du film

Certains l'aiment chaud, c'est peut-être d'abord l'histoire d'une amitié qui résiste à tout, au temps, aux métamorphoses du corps, au quotidien, aux amours et aux trahisons. Quoiqu'il arrive, Joe et Jerry resteront ensemble, comme Wilder et Diamond, soudés et reliés jusqu'après la mort de Diamond.

Mr Wilder et moi de Jonathan Coe raconte par l'intermédiaire d'Audrey, l'épouse de Billy Wilder, ce lien qui les unit :

— Je ne pense pas que tu te rendes bien compte du caractère extraordinaire de cette soirée, fit Audrey. Billy et Iz ne dînent jamais tous les deux le soir. Jamais. Pour quoi faire ? Ils se voient tous les jours : ils sont ensemble de neuf heures du matin à six heures du soir. Ils passent bien plus de temps l'un avec l'autre qu'avec Barbara et moi. Et ils sont bien plus dévoués l'un envers l'autre qu'envers leur femme. » (Billy et Iz assistaient à ce discours, acquiesçant de temps en temps, ni l'un ni l'autre ne contestant le moindre mot.) « Mais tous les deux voulaient absolument te rencontrer ce soir. Tu sais pourquoi ? »

Jonathan Coe, *Mr Wilder et moi*, Edition Folio, 2022, p. 76

Le roman, qui raconte principalement la rencontre entre une narratrice fictive et Billy Wilder, ainsi que la création de l'avant-dernier film de Billy Wilder, donne à voir d'abord la relation duelle entre Wilder et Diamond, puis le double de Billy, Samuel, apparaît et revient demander des comptes. Samuel, c'est le prénom de naissance de l'exilé juif qui a quitté l'empire austro-hongrois pour fuir les débuts du nazisme. Ce qui unit donc Wilder et Diamond, c'est aussi l'exil, la fuite, et pour Samuel Wilder, la dissimulation de son identité juive en prenant le prénom Billy, et la dissimulation de la disparition des siens. La comédie à portée morale et critique est considérée comme son art majeur. On oublie souvent qu'il est aussi un grand réalisateur de films noirs et que l'humour est « la politesse du désespoir » :

« Enfant ! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs. »

Victor HUGO – *A une jeune fille in Odes et ballades* – 1826

En 1959, lors de la sortie de *Certains l'aiment chaud*, ce film qui rit de la fuite et de la mort, nous sommes quatorze ans après le retour des camps, quatorze ans après le génocide des Juifs d'Europe, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont disparu, dont la mère de Samuel-Billy. Wilder semble avoir choisi le rire et le détachement pour parler de la fuite, de la perte et de l'identité.

Pourtant, dans le roman *Mr Wilder et moi*, situé en 1977, soit un peu plus de vingt ans après la disparition de millions de Juifs, lors du repas en l'honneur du compositeur de *Fedora*, le Dr Rozsa, à Munich, alors que Diamond s'interroge sur l'origine des fonds qui ont permis les transformations de Munich, Wilder ajoute qu'il se demande où sont passés les nazis « ordinaires. Ceux qui ont laissé tout ça arriver. » Il ironise alors en réalité, comme il le fait dans tous ses films, et notamment dans *Certains l'aiment chaud*, sur la lâcheté ordinaire, celle qui ne veut pas voir la subversion et la critique sociale des Etats-Unis ; cette lâcheté qui ignore, par exemple, la souffrance de ceux qui fuient sans cesse pour échapper à la mort. A la fin de cet échange incisif et dénonciateur, un jeune homme ose tenir un discours négationniste dont il assure qu'il provient d'études sérieuses « universitaires » :

1972, l'argent coulait à flots. En plus du Stade olympique ultramoderne aux aménagements dernier cri, on avait construit tout un nouveau réseau de métro. Autour du stade lui-même, un parc olympique flambant neuf était sorti de terre, attirant des millions de Deutschmarks de la part des investisseurs.

« On ne peut s'empêcher de spéculer, dit le Dr Rózsa, sur l'origine de tout cet argent.

— Eh bien, fit Iz avec un petit rire jaune et sinistre, mieux vaut éviter d'y regarder de trop près.

— Que voulez-vous dire ? » demanda le jeune Allemand.

Iz ne répondit pas tout de suite. Quand il le fit, ce fut sur un ton qui parvenait à exprimer à la fois la réserve et la véhémence : « Je soupçonne qu'une grande partie des fonds sont rapatriés en secret depuis la Suisse, dit-il. Il s'agit d'argent nazi, à l'origine. »

L'un des financiers allemands les plus âgés poussa un soupir et dit : « Oh, je vous en prie... »

Le silence gêné qui suivit fut rompu par Billy :

« Monsieur Diamond est d'une nature bien plus cynique que la mienne. En fait, je pense que c'est la personne la plus cynique que j'aie jamais rencontrée. Alors que moi, je considère la nature humaine avec une totale bienveillance. Je crois de tout mon cœur à la gentillesse et à la bonté du genre humain. » Tout le monde attendit la chute, qui n'allait manifestement pas

tarder. « Pourtant, poursuivit-il sur le même registre, je suis toujours stupéfait, à chaque fois que je reviens en Allemagne, de la manière dont tous les nazis ont simplement disparu à la fin de la guerre, en un claquement de doigts.

— Ça ne s'est évidemment pas passé comme ça, répondit quelqu'un. Il y a eu des procès, des poursuites pour crimes de guerre, des peines de prison...

— Oh, je ne parle pas des grandes figures, des meneurs. Bien sûr qu'ils ont eu ce qu'ils méritaient. Je parle des autres, vous voyez. Les gens ordinaires. Ceux qui ont laissé tout ça arriver. Peut-être que vous ne vous en rendez pas trop compte parce que vous vivez ici, mais quand on arrive dans une ville comme Munich, de l'extérieur, on regarde les vieux, vous voyez, et on se dit : Bon, et vous faisiez quoi en 1942, en 1943, quand tout ça était en train de se produire, toutes ces choses affreuses ?

— En général ils répondent qu'ils étaient dans la Résistance, dit Iz.

— Comme le type dans votre film », intervint le plus âgé des financiers.

Billy lui jeta un regard en coin.

« Mon film ?

— L'assistant de James Cagney. Le film à Berlin.

— Ah oui. » Son regard s'illumina. *Un, deux, trois*. C'était un bon souvenir pour lui. Un film qui avait marché.

Le vieil Allemand poursuivit : « Vous savez, ce

type qui est tout le temps en train de claquer des talons, et Cagney lui demande "Que faisiez-vous durant la guerre?" et il répond qu'il opérait en souterrain, et Cagney dit "Dans la Résistance?", et il répond "Non, comme conducteur de métro. J'étais sous terre, j'ignorais ce qui se passait à la surface", alors Cagney dit "Et vous n'avez jamais aimé Adolf?" et il répond: "Adolf qui?" ».

Il y eut des rires autour de la table. Billy approuva d'un air satisfait. C'était une bonne scène. Les gens s'en souvenaient. Mais le jeune homme, remarquai-je, ne semblait pas se joindre aux rires.

« Peut-être faut-il quelqu'un d'extérieur, dit le vieil homme d'affaires sur un ton légèrement obséquieux, pour nous révéler sous notre véritable jour. C'est pour ça qu'on a besoin de l'art, après tout. C'est pour ça qu'on a besoin du cinéma.

— Oui, c'est peut-être vrai, dit Billy. La secrétaire qui travaille pour moi pendant mon séjour ici, je lui ai demandé où elle vivait – parce que je savais qu'elle n'était pas de Munich – et elle m'a répondu "Dachau". Vous savez, sur un ton tout à fait détaché. Pour elle, c'est l'endroit où elle vit, c'est juste un nom parmi d'autres, une ville allemande parmi d'autres. Pour moi – ou à vrai dire pour n'importe qui d'extérieur –, c'est un nom qui fait froid dans le dos. Des milliers de gens sont morts là-bas. Pour ma secrétaire, c'est chez elle. Rien de plus. »

Tous les convives méditèrent silencieusement la vérité de cette observation. Tous, sauf le jeune homme qui, après quelques instants, déclara: « En fait, il y a eu des études intéressantes, récemment... »

Tous les regards furent soudain braqués sur lui; aucun n'était plus pénétrant ni plus flamboyant que celui de Billy.

« ... dont beaucoup viennent d'Amérique, d'ailleurs... selon lesquelles ces chiffres ont été exagérés. Et sont complètement disproportionnés.

— Des études? fit le Dr Rózsa, le premier à rompre le silence. De quel genre d'études parlez-vous?

— Des études universitaires, principalement. Ces gens ne sont pas des néonazis. Ce sont des chercheurs américains réputés, d'universités comme la Northwestern.

— Oui, j'ai entendu parler de ce mouvement qui cherche à nier la réalité historique, dit Billy en se versant un peu de brandy dont une bouteille venait d'arriver sur la table. Mais je crains fort que ça ne colle pas avec ce que j'ai moi-même observé. Ni avec ce que j'ai moi-même vécu, d'ailleurs.

— J'ai lu un des livres consacrés à ce sujet l'année dernière, reprit le jeune homme. Je l'ai lu en Amérique, bien sûr – on ne peut pas se le procurer ici. Je l'ai trouvé assez convaincant. »

Billy allumait maintenant un cigare.

« Puis-je vous raconter une histoire, reprit-il

entre deux bouffées, que vous pourriez également trouver *convaincante*? » Le jeune homme ne répondant pas, il poursuivit: « Et ensuite, quand je vous aurai raconté cette histoire, me permettrez-vous de vous poser une question? Une question à laquelle j'aimerais que vous répondiez. »

Prudemment, le jeune homme hocha la tête, puis tandis que l'on remplissait des verres et qu'on allumait d'autres cigares et cigarettes autour de la table, nous nous préparâmes tous à écouter ce que Billy avait à dire.

Jonathan Coe, *Mr Wilder et moi*, Edition Folio, 2022, p. 194 à 198

L'amitié, la solidarité entre les exclus et les marginaux, est donc au centre du film, mais on peut aussi considérer que le beau personnage double Marilyn / Sugar qui fuit les hommes prédateurs, est une image idéalisée de celle que Billy Wilder a perdu : sa mère.

En 1945, Billy Wilder a réalisé pour l'armée américaine le premier documentaire sur les camps de concentration nazis, film qu'il espérait pédagogique et où il espérait retrouver sa chère disparue. Cette figure de femme qui le hante de film en film, celle dont il ne saura jamais comment elle est morte. Je me souviens d'Ilda Grinspan, racontant à des adolescents fléchois que la douleur ne venait pas seulement de la perte de ses parents, mais de l'absence de tombe pour eux, et du même coup, de lieu de mémoire.

En 1977, et aujourd'hui en 2023, *Death Mills*² a disparu des mémoires, le roman *Mr Wilder et moi* la restitue.

² *Death Mills* est visible ici :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Death_Mills#:~:text=Death%20Mills%20est%20un%20court,Billy%20Wilder%2C%20sorti%20en%201945 (site consulté le 11/12/2022)

INT. SALLE DE PROJECTION, BASE DE
L'ARMÉE AMÉRICAINE, BAD HOMBURG.
JOUR.

*La caméra cadre le visage de BILLY qui fixe
l'écran tremblotant avec la plus grande atten-
tion.*

BILLY (voix off)

Il ne me restait plus que quelques jours à passer en Allemagne, et mon film était terminé, mais les bobines continuaient à arriver. Et je ne pouvais m'empêcher de continuer à les regarder.

Sur l'une de ces ultimes bobines, il y avait une image que je n'ai jamais réussi à me sortir de la tête. C'était un champ tout entier, un véritable paysage de cadavres. Et à côté d'un de ces cadavres était assis un mourant. C'est le seul qui bouge encore au milieu de cette mort totale, et il jette un regard apathique vers la caméra. Puis il se tourne, essaie de se lever, et tombe à la renverse, mort. Des centaines de cadavres, et le regard de cet homme en train de mourir. Déchirant.

Il y a une longue pause. Puis :

BILLY (voix off) (suite)

Et malgré tout, je ne le regardais pas vraiment. Vous comprenez ? Je regardais les cadavres. Les cadavres derrière lui. Et autour de

lui. Et tout ce temps-là, je n'avais qu'une seule chose en tête...

Est-ce que c'était elle ? Se pouvait-il qu'elle se trouve parmi eux ?

FONDU AU NOIR.

*

Billy se tut. Personne ne disait mot. Enfin, il prit conscience de la présence du serveur qui hésitait près de lui.

« Un autre brandy, monsieur ? » demanda le serveur.

Billy regarda son verre. Il était presque vide. Il fit tourbillonner un instant le restant de liquide et le vida.

« Bien sûr, dit-il. Remplissez-moi ça. » Il jeta un regard autour de la table : « Quelqu'un veut se joindre à moi ? »

Quelques personnes le suivirent, parmi lesquelles Iz et monsieur Pacino. Iz avait fumé pratiquement sans interruption pendant que son ami parlait, et continuait encore maintenant, enveloppé de fumée de cigarette. Dans le silence qui suivit le récit de Billy – silence qui dura sans doute deux ou trois minutes –, le bruit de l'alcool qui tournait dans les verres ou que les gens avalaient paraissait bien sonore. Il était tard, et le restaurant principal adjacent était vide. Il n'y avait pratiquement rien pour perturber l'immobilité contemplative de notre salon

Jonathan Coe, *Mr Wilder et moi*, Edition Folio, 2022, p. 264

Certains l'aiment chaud est un film en apparence bavard et joyeux, rempli de saillies drolatiques, dont celle qui est apposée sur la pierre tombale de Billy Wilder : « Nobody is perfect ». Ce corps imparfait est donc de son propre aveu, aussi le sien, celui du Juif dont on a voulu faire disparaître le corps et la pensée révolutionnaire. *Certains l'aiment chaud* porte donc ainsi en même temps que la dérision une tristesse profonde et inconsolable, et une forte dose de colère, quand le silence l'emporte parfois sur la mémoire.

«Donc... oui, dit Billy avec une froideur d'acier dans la voix que je ne lui avais encore jamais entendue. Oui, je connais ces théories qui circulent – et pas que récemment, mais depuis la fin de la guerre en fait. Comme quoi les chiffres sont énormément exagérés. Comme quoi ces fichus Juifs, encore eux, racontent des mensonges dans leur propre intérêt. Comme quoi il n'y a jamais réellement eu d'Holocauste.» Il reprit une gorgée de brandy. «Ce qui m'amène à la question que j'allais vous poser. Et c'est une question très simple, je dois dire. La question est la suivante : s'il n'y a pas eu d'Holocauste, où est ma mère ? »

Tandis qu'il fixait directement l'homme en face de lui à qui s'adressait cette question, le visage de Billy affichait un très léger sourire de défi. Nulle réponse ne venant, le sourire demeura : inébranlable, immuable.

Au bout de dix secondes ou plus, il répéta : « Où est-elle ? »

Le jeune homme essaya de soutenir le regard de Billy mais c'était impossible. Le combat n'était pas équitable. Leurs yeux se croisèrent brièvement, puis il baissa de nouveau la tête, fixant la nappe. Il y eut un autre long silence.

Jonathan Coe, *Mr Wilder et moi*, Edition Folio, 2022, p. 266



Une fuite, une quête, ou une vengeance ?

Que raconte *Certains l'aiment chaud* ? Est-ce une fuite, une quête désespérée de soi et de l'altérité, ou encore une vengeance implacable contre la morale chrétienne ?

Le roman *Mr Wilder et moi* donne sans doute une partie de la réponse à la fin du récit, où une conférence de presse, donnée à l'occasion de la sortie de *Fedora*, hante la narratrice qui la regarde en boucle : il s'agit de s'affranchir des règles morales iniques et de faire payer la dette morale et financière que le monde entier lui doit. Cette vengeance se fait sans violence, elle passe par la culture, l'humour corrosif, la pensée incroyablement révolutionnaire que Billy Wilder a su imposer aux Etats-Unis, et par là-même, à l'Europe qui l'avait vomi : « ma revanche sur Auschwitz ».

avait à offrir, plus personne n'en voulait vraiment.

Et puis j'ai retrouvé l'enregistrement d'origine, et commencé à le passer avec le son de l'époque, à vitesse normale. Je l'avais déjà vu de nombreuses fois, et j'ai donc fait défiler presque toute la vidéo en avance rapide, jusqu'à atteindre le moment que j'avais envie de revivre.

C'est une journaliste, une jeune reporter allemande aux cheveux tirant sur le roux, qui se lève pour poser la question. Une question plutôt banale, à laquelle on aurait pu donner mille réponses tout aussi banales.

En allemand, elle demande : « Monsieur Wilder, vous avez vécu plusieurs années à Berlin dans l'entre-deux-guerres. Quel effet cela vous fait de revenir en Allemagne pour tourner votre nouveau film ? »

Et Billy réfléchit quelques instants avant de répondre, sans sourire – tellement impassible que personne au monde n'aurait pu dire s'il plaisantait ou non : « Eh bien, vous savez, c'était compliqué de lever les fonds pour ce film en Amérique. Alors j'étais vraiment ravi de voir intervenir mes amis et collègues allemands. Et maintenant, je me dis que d'une certaine manière, cette situation me permet de gagner à tous les coups.

— Que voulez-vous dire ? demande la femme.

— Je veux dire, répond Billy, qu'avec ce film je ne peux vraiment pas perdre. Si c'est un franc succès, c'est ma revanche sur Hollywood. Si c'est un flop, c'est ma revanche pour Auschwitz. »

Le silence dans la salle est assez indescriptible. Il est brutal et insondable. Il dure peut-être huit ou neuf secondes – jusqu'à ce que deux ou trois journalistes se mettent à rire nerveusement – mais paraît beaucoup, beaucoup plus long. Il possède une résonance, une harmonie, une texture plus riches et plus complexes que toutes les musiques que j'aie jamais entendues.

Je voudrais pouvoir enregistrer ce silence, d'une manière ou d'une autre. Il rendrait obsolète toute la musique du monde : la mienne tout particulièrement.

Au bout d'un moment, j'ai éteint mon ordinateur et suis descendue voir si Fran était rentrée.

Jonathan Coe, *Mr Wilder et moi*, Edition Folio, 2022, p. 268-269



BIBLIOGRAPHIE

- ▶ <http://lac.premiersplans.org/les-films/>
- ▶ <https://transmettrelecinema.com/film/certains-laiment-chaud/>
- ▶ <https://www.cnc.fr/documents/36995/159675/Certains+l%27aiment+chaud+de+Billy+Wilder.pdf/9a54257b-971b-afa1-366c-28f7c286b5bd>
- ▶ <https://www.cnc.fr/documents/36995/145374/Certains+l%27aiment+chaud+de+Billy+Wilder.pdf/bbf3328a-722c-352e-baf1-09fb44a13433>